

Éducation ouvrière

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **36 (1944)**

Heft 4

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Education ouvrière.

L'actualité littéraire française.

La situation où se trouvent aujourd'hui les écrivains français interdit de parler de leur personne et de leur pensée. Les lignes qui suivent ne cherchent qu'à dégager certaines tendances générales.

Parmi les publications récentes, et pour ne citer que des ouvrages parus en Suisse, il faut signaler tout d'abord un grand recueil collectif, «*Domaine français*» (Editions des Trois Collines), dont la diversité et la richesse expriment bien la multiplicité des ressources de l'intelligence française. On lira avec émotion les très beaux recueils poétiques publiés par Ides et Calendes (Neuchâtel): «*En Français dans le Texte*», par Aragon; «*Cantos*», par Pierre Emmanuel; «*Le Chien de Pique*», de Pierre Seghers, et «*Les Chroniques de la Grande Nuit*», de Loys Masson.

Le souci des livres qui paraissent n'est pas notre plus grave préoccupation. Il est des circonstances qui nous inquiètent davantage; si la poésie et le roman ne devaient être que matière à divertissement, mieux vaudrait après tout regarder l'actualité littéraire comme un tréteau de plus sur la foire aux vanités, et n'en point parler, tout au moins dans l'instant présent. Il n'y a guère de légitimation aujourd'hui pour des œuvres qui, tout en se réclamant d'une «*spiritualité*», prétendent éluder ou dédaigner les problèmes essentiels. Le temps est enfin venu où l'on se désintéresse des spécialistes de l'esquive. Nous ne parvenons plus à justifier ce qui ne concerne pas — par quelque biais — le salut de l'homme. Tout ce qui tente de nous en détourner, fût-ce le plus délicat plaisir, tourne assez vite à notre honte. Nous voici les témoins d'une vaste incohérence: ici l'on continue à jouer à la bague d'or, en d'autres lieux la souffrance devient inimaginable... Notre génération (je parle de la classe 1920) a le droit, je suppose, de prendre le parti de la sévérité, quitte à ce que nous paraissions parfois trop tendus et trop sentencieux, à force d'en revenir aux exigences de l'éthique. Peut-être aussi semblons-nous trop absolus dans notre revendication de conscience et de responsabilité. Nous invoquons sans doute trop souvent les «*valeurs supérieures*»: justice, liberté, honneur... Tant d'autres ont déjà mésusé de ces mots. On sait assez que «*justice et liberté*» (pris dans un sens un peu large) ont prétexté un certain nombre de crimes, et le verbiage de l'honneur est devenu monnaie courante. Et voilà donc que ces jeunes gens recommencent! disent les désabusés. Mais il n'empêche que c'est pourtant bien le drame de la justice qui nous retient et nous paraît primordial. Et alors tant mieux si les mots sont usés: il s'agit maintenant de repenser quelques notions capitales, de leur restituer leur sens le plus dur et le plus vaste — de les réinventer, en leur

rendant leur primauté et leur fonction essentiellement dans l'esprit de l'Occident. On nous accusera sans doute de vouloir introduire dans les lettres un nouveau moralisme. Déjà les gentilshommes de la pure esthétique s'alarment de cette irruption et de ce saccage dans leurs chasses gardées. Nous leur répondons que la morale ne nous importe que parce qu'elle est la mise en œuvre des valeurs de la justice. Mais autant la morale traditionnelle se montre restrictive dans ses principes et ses impératifs, autant nous voudrions manifester la Justice comme une notion expansive, qui dépasse et qui résorbe l'antagonisme si vain entre l'art et la morale. Toute vertu d'accord, toute vertu d'intégration profonde s'appelle justice. Il n'est rien qui ne doive être aujourd'hui rapporté à un fondamental tourment de justice. Tout le tragique de notre époque peut être compris comme une relation douloureuse (un amour malheureux) entre l'homme et la justice. La justice est humiliée, et l'homme, obscurément ou de façon retentissante, supporte sa culpabilité ou l'aggrave jusqu'au désespoir.

*

A-t-elle tout à fait disparu, cette forme de « vie littéraire » qui consiste à faire tourner le vent deux ou trois fois l'an pour le plaisir d'une « élite » qui vire avec toutes les brises? Cela n'est pas certain. Mais, brûlant d'un feu grave, il est du moins d'autres signes qui paraissent au firmament, et ce sont ces constellations que nous tentons de lire.

Dans l'état présent de la France, nous sommes avides de connaître l'annonce et la préfiguration de son destin futur; nous voulons déchiffrer au delà du suspens apparent, voir jaillir les forces nouvelles qui assumeront le travail de demain. Et c'est à la poésie que nous demandons ces « prophéties », parce que la poésie est la seule à savoir incarner certaines puissances naissantes qui ne *passent* pas dans le langage quotidien, et parce qu'il lui est encore possible de lancer mystérieusement certaines consignes interdites...

Mais il faut bien marquer ici que ce qui nous importe dans le destin de la France, ce n'est pas en premier lieu le problème de ses intérêts nationaux et de son rang politique. Cela sans doute est essentiel. Mais c'est bien davantage à son rôle de guide spirituel que nous nous attachons, en dehors du domaine des économistes et des politiciens. Et si l'événement intérieur de la France retient notre regard, c'est que nous sommes anxieux de retrouver ce peuple à la hauteur de sa vraie universalité. Nous avons besoin de rencontrer aujourd'hui une pensée, comme fut presque toujours celle de la France, apte à saisir fortement la réalité immédiate, mais pour l'intégrer tout aussitôt et sans effort dans l'ordre humain le plus vaste. C'est ce « génie de France », dont nous désirons savoir la persistance à travers les œuvres récentes et dont nous cherchons à reconnaître la voie qui s'ouvre vers l'avenir.

Il serait impossible de ramener l'effort actuel des écrivains français à une seule tendance. Bien au contraire, il ne faudrait pas cacher que les directions qu'ils choisissent sont le plus souvent divergentes (alors même qu'ils défendent presque tous la même attitude politique). Il est de fait que les Français ne parlent pas le même langage. L'union qui s'est réalisée entre la plupart des « patriotes » n'implique pas qu'ils donnent à tous leurs problèmes la même solution. Cette diversité des langages, cette douloureuse division, nous n'avons pas besoin de la chercher sur le théâtre des lettres; elle est partout; la poésie et les arts de l'expression ne font qu'en apporter la preuve surabondante. Les meilleurs d'entre les Français souffrent de ce morcellement qui s'attaque à l'unité de la conscience nationale. Ils ont le sentiment de revivre l'aventure de Babel. Chaque « famille spirituelle » campe à l'intérieur de sa différence, s'y retranche et tente de défendre à tout prix ses positions. Mais reste à savoir si cette différence pourra être acceptée comme un élément de diversité, à la façon d'une voix nécessaire qui s'ajoute à la polyphonie qu'elle enrichit, ou si au contraire elle deviendra le prétexte d'un antagonisme irréconciliable. Nous ne pouvons pas dire si certaines idées vont entrer demain en lutte ouverte ou si elles parviendront à se composer et à s'entr'accepter. Nous voyons par exemple des chrétiens comme Loys Masson qui s'efforcent de poser les fondements d'une « Eglise révolutionnaire », tandis que d'autres (Aragon) semblent avoir définitivement refusé le Christ: Et tu n'es pas mon Dieu, Dieu jérusalémien.

L'important, à mon avis, n'est pas de supprimer une telle opposition. Quand bien même on imagine malaisément la possibilité d'un moyen terme, il faudrait pouvoir éviter que cette opposition ne devienne un motif de rupture et de mésentente. Mais les Français savent bien où se trouve pour eux le danger, et il faut dire que les plus lucides et les plus courageux d'entre eux réagissent avec force contre cette désintégration. C'est là le témoignage le plus encourageant que nous rencontrons dans certaines œuvres récentes. Et cette réaction se manifeste sur plusieurs plans différents — à plusieurs niveaux de la pensée.

Tout d'abord il est des écrivains qui, dans l'événement où ils se dressent comme des combattants, ont su redonner une urgence et une puissance admirables aux sentiments de fraternité. Dans l'humilité du sacrifice et de l'amour, une humanité véritablement fraternelle s'est retrouvée. La foi élémentaire et simple qui unit ces hommes paraît être à l'épreuve des remous politiques et des querelles de doctrines. A lire un Loys Masson, il semble que la fraternité soit un acte naturel de l'homme, au même titre que la contemplation et la camaraderie avec le ciel et la terre. Cette « fraternité », si longtemps oubliée aux frontons des mairies, redevient, avec la liberté, une réalité agissante — une de ces *paroles* qui rendent aux hommes les pouvoirs dont ils ont été frustrés. C'est là, de toute

évidence, l'une des voies par lesquelles un langage commun pourra être inventé après le temps de la « confusion des langues ».

D'autres hommes, des essayistes cette fois et non plus des poètes, abordent le problème sur le plan de la pensée philosophique. Ils s'efforcent d'édifier une nouvelle anthropologie, une nouvelle vision d'homme. Avancé au delà des systèmes insatisfaisants, ils voudraient supprimer les querelles de doctrines en les rendant surannées. Ils cherchent à exprimer valablement le *sens* de l'existence et de la société humaine, les rapports réciproques de l'individu et de la communauté. Ils sont en quête d'une nouvelle sociologie en même temps que d'une nouvelle psychologie. Et faudra-t-il s'étonner si dans cette sociologie et dans cette psychologie le problème de la justice tient une place de première importance, associé étroitement au problème du langage? Faut-il même s'étonner de la convergence établie entre ces deux problèmes? C'est un effet par le langage que l'homme entre en *communication* avec son prochain; c'est par la justice que l'homme entre en *communauté* avec ses semblables. Il s'agit dans les deux cas d'une même « mise en commun » de certaines valeurs. Il y a là une analogie réelle et féconde que les penseurs français d'aujourd'hui cherchent à approfondir... Mais retenons seulement pour l'instant que leur effort s'exerce en vue d'un vaste accord humain: ils désirent que l'homme s'avance toujours plus vers son harmonie intérieure et qu'il entre simultanément en possession de son droit de justice, qui l'unit aux autres hommes. Je dis qu'ils le désirent, il faudrait dire plutôt qu'ils y travaillent. Cela suffit pour que nous leurs devions notre reconnaissance.

Quant à l'avenir, les risques restent ouverts, et c'est bien qu'il en soit ainsi.

Jean Starobinski.

Bibliographie.

Robert Vaucher et Jean Ligny. *Le Colosse russe. Staline, Emule de Pierre le Grand*. Editions de la Baconnière, S. A., Boudry-Neuchâtel.

Voici un livre intéressant à plusieurs points de vues. Il résume d'une manière succincte et claire tout ce qu'il est important de savoir sur la Russie actuelle pour comprendre sa résistance magnifique ainsi que l'évolution dont elle est l'objet et qui, d'après les auteurs, constitue une des sources capitales de sa force surprenante.

Il est surtout intéressant parce qu'il permet à M. Robert Vaucher de faire amende honorable et il le fait avec une sincérité qui est toute en son honneur. Car n'oublions pas qu'il y a 25 ans, rentrant d'un reportage de six mois en Russie, il a publié *L'Enfer bolchévik*, livre qui a eu un gros écho à l'époque. N'oublions pas non plus que M. Robert Vaucher, comme collaborateur des principaux journaux de Suisse romande et de France, porte ainsi sa part de responsabilité pour avoir contribué à répandre les erreurs et les inexactitudes que la presse bourgeoise se plaisait à colporter sur l'U. R. S. S. jusqu'en 1941.

Écrit d'une plume alerte, se basant sur des données dignes de foi, le livre de MM. Vaucher et Ligny, édité en avril 1944, montre comment la Russie